

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jueidis

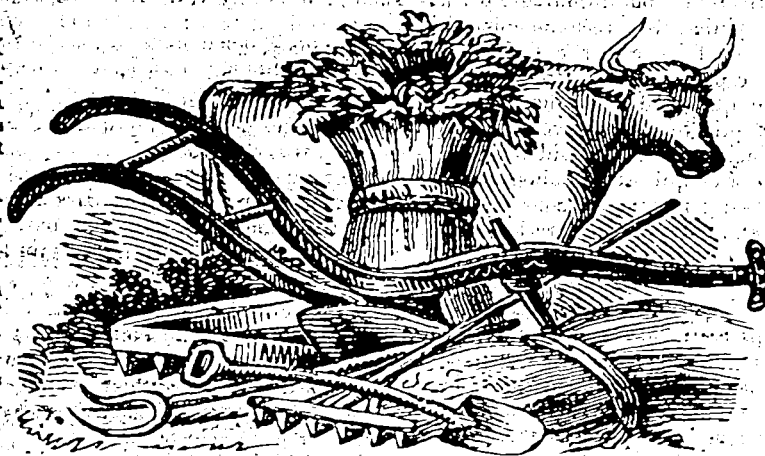
Editeur-Propriétaire

FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la *Gazette* et les demandes pour abonnements devront être adressées *franco*.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné *par écrit* à ce Bureau un mois d'avance. Les arrérages devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la *Gazette*.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

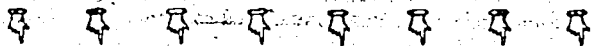
Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre *Gazette agricole*.

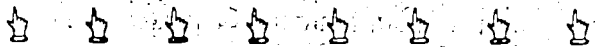
Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

A VIS



MM. les abonnés retardataires trouveront dans le numéro 49 de la *Gazette*, le compte de ce qu'ils nous doivent. Le paiement immédiat de ces comptes nous permettrait de faire des changements nécessaires à la *Gazette des Campagnes*. Un délai est absolument impossible, surtout de la part de ceux qui nous doivent plusieurs années d'abonnement. Un retard de leur part nous obligerait à remettre leurs comptes entre les mains d'un avocat.



Suivant les conditions ordinaires de la *Gazette des Campagnes*, celui qui désire cesser son abonnement doit en donner avis *par écrit* au bureau de la *Gazette*, un mois avant l'expiration de son abonnement. Ainsi, ceux dont l'abonnement cessera le 19 octobre prochain, et qui n'ont pas donné cet avis avant le 19 septembre courant, sont censés continuer leur abonnement pour l'année qui commencera le 19 octobre prochain.

Le simple refus de la *Gazette* au Bureau de poste, sans autre avis, obligera l'abonné à payer sa souscription pour l'année à venir.

Nous avons constaté qu'à plusieurs Bureaux de poste la *Gazette des Campagnes* nous était renvoyée par le Maître de Poste, sans l'assentiment même de l'abonné. Nous osons pour cela qu'il est nécessaire que ce soit l'abonné lui-même qui nous avertisse *par écrit* de son intention de discontinuer.

CAUSERIE AGRICOLE

DES MOYETTES OU QUINTEAUX.

La semaine ou plutôt la quinzaine qui vient de s'écouler a été bien défavorable à la moisson : des pluies abondantes et continues sont venues s'abattre sur les champs et les récoltes, couchant celles qui étaient encore sur pied et détériorant considérablement les produits moissonnés et disposés en javelles.

Le javelage est absolument nécessaire pour terminer la maturation de toutes les céréales et perfectionner le développement de leurs graines. Mais pour atteindre ce but, il faut que le javelage se fasse dans des conditions favorables ; les rosées, les légères pluies, suivies de soleil lui sont indispensables. Malheureusement elles sont bien rares les saisons qui satisfont pleinement à ces conditions. Presque toujours des pluies abondantes et de longue durée viennent surprendre les javelles, retarder le travail du javelage, et détériorer les pailles et les grains. Il n'est même pas rare de voir les grains germer sur le champ quand la saison est pluvieuse.

Ce dernier accident arrive ordinairement lorsque les céréales ont été récoltés trop mûres, alors l'humidité, agissant sur les grains, les prédispose immédiatement à entrer en végétation et si les pluies sont de quelque durée, le germe ne tarde pas à se former et les grains perdent leurs plus précieuses qualités ; leur poids et leur volume diminuent, ils font de très-mauvaise farine et sont impropres à servir comme graines de semence.

Lorsque les grains ont été récoltés avant leur maturité complète, le danger de la germination n'est pas autant à craindre ; mais il survient un autre inconvénient qui, quoique d'une importance moindre que le précédent, ne cesse pas que d'être très-préjudiciable à la production agricole. Ces grains, par cela même que leur maturation n'est pas avancée, contiennent encore beaucoup d'eau de végétation et l'humidité naturelle de la saison s'ajoutant à cette eau, empêchent

la transformation des matières sucrées en farine et occasionne quelquefois la moisissure des grains.

Dans tous les cas, le javelage est impossible si la saison est pluvieuse; ce qui arrive très-souvent. A l'heure où nous écrivons même, les cultivateurs sont découragés par l'abondance et la continuité des pluies, ils se recommandent à la Providence pour qu'elle daigne faire cesser ces pluies qui menacent leurs plus chères espérances. La Providence est sans doute une bonne mère qui tend généreusement une main secourable à tous ceux qui l'invoquent avec confiance. Mais il faut bien se garder de tenter la Providence; commençons d'abord par faire tout ce qui est humainement possible pour sauver nos récoltes; adoptons de bons procédés, ne laissons rien au hasard et après cela on aura le droit de s'adresser avec plus de confiance à la divine Providence.

Le javelage, javelles étendues sur le champ, employé pour la dessiccation des céréales et le perfectionnement des grains, a démontré depuis longtemps ses inconvénients. Les pertes que ce procédé a occasionnées sont connues de tous le monde. Chaque cultivateur a eu plus ou moins à se plaindre de ce javelage. Pourquoi donc continuer à suivre cette méthode? N'y a-t-il pas moyen de la remplacer par quelque procédé plus parfait?

Depuis longtemps, les amis de l'agriculture ont fait connaître un nouveau mode de javelage. La *Gazette des Campagnes* en outre a apporté un soin tout particulier à prémunir les cultivateurs contre les accidents provenant des automnes pluvieux. Chaque année, elle a crié à ses lecteurs: "Abandonnez le javelage en javelles, vous risquez de perdre vos récoltes et souvent vous en perdez une grande partie, soyez donc meilleur connaisseur de vos intérêts. Ecoutez la voix d'une amie qui ne désire rien tant que votre succès."

Un bon nombre de cultivateurs ont compris la justesse de nos observations et la sagesse de nos conseils; mais la plupart des praticiens se sont bouchés les oreilles pour ne pas nous entendre. La routine, la malheureuse routine, flanquée d'une insouciance incompréhensible, nous a barré le chemin; elle a opposé son inertie au progrès que nous voulions introduire, et nous nous voyons encore aujourd'hui forcé de faire entendre des reproches.

Oui, le cultivateur rentre souvent ses céréales en mauvais état parce qu'il le veut bien; ses grains s'égrènent ou germent sur le champ, ses pailles se détériorent et sont à peine bonnes pour faire de la litière, parce qu'il le veut bien. Cela peut surprendre, cependant nous ne disons que la vérité. L'agriculteur perd sur ses produits par sa propre faute.

Qu'il mette de côté la vieille routine, qu'il adopte les nouveaux procédés de javelage et il réussira à éloigner les pertes provenant de l'abondance et de la fréquence des pluies pendant la saison des récoltes.

Mais quel est donc ce nouveau procédé de javelage présenté au monde agricole, comme devant annuler l'influence désastreuse des saisons trop humides? C'est la mise en *quinteaux* ou *moyettes*.

Nous pouvons dire qu'il n'y a pas un seul homme en Canada qui n'ait entendu parler des *quinteaux*. Tout ce que notre patrie compte d'intelligences élevées reconnaissent les immenses avantages des *quinteaux*. Nous nous rappelons d'un sermon fait à Ste. Anne il y a quelques années par le vénéré Monseigneur Baillargeon, archevêque de Québec.

C'était en automne, au temps de la moisson, une température excessivement pluvieuse arrêtait les cultivateurs dans leurs travaux et mettait en danger les grains coupés, le vénéré prélat crut qu'il était du devoir de l'autorité épiscopale de donner quelques conseils aux cultivateurs de Ste.

Anne. "La Providence vous éprouve leur disait-il, vos récoltes sont en danger et vous vous adressez à Dieu pour lui demander de faire cesser la pluie et vous permettra de rentrer en bon état les récoltes qui vous ont coûté tant de sueurs. J'admire votre foi et votre confiance; mais souvenez-vous de ce mot: *Aide-toi et le ciel t'aidera*. Aidez-vous donc, vous avez des amis, suivez leurs conseils, la Providence vous aide réellement en vous donnant ces amis. Ils vous disent de mettre vos grains en *quinteaux* et vous font connaître les avantages de cette méthode. Prenez leur parole et vous vous en trouverez bien."

Le temps de la routine est passé; elle a montré son insuffisance, abandonnons-la. Les amis de l'agriculture nous offrent de nouvelles méthodes basées sur l'expérience, essayons-les, et après avoir reconnu leurs mérites acceptons-les comme un bienfait.

L'efficacité des *quinteaux* ne fait plus le moindre doute aujourd'hui. Quelque soit la température, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, la mise en *quinteaux* assure la parfaite dessiccation des grains et leur javelage convenable. S'il pleut, l'eau coule à leur surface et ils se conservent; dès qu'il fait beau la récolte achève sa maturité, acquiert graduellement le degré de dessiccation convenable et leur rentrée se fait au bout d'un certain temps dans les meilleures conditions possibles.

Les *quinteaux* ont les deux principaux avantages suivants: 1o. permettre aux grains coupés prématurément d'achever leur maturation; 2o. dans les saisons pluvieuses, soustraire les récoltes à l'influence de l'humidité.

Cette méthode n'est pas nouvelle; de très anciens auteurs agricoles l'ont décrite et en ont fait voir les avantages. Dès 1771 Ducame de Blangi en fait une description complète dans son ouvrage intitulé: *Méthode de recueillir les grains dans les années pluvieuses et de les empêcher de germer*. L'abbé Rozier, et Olivier de Serres en ont fait connaître les incontestables avantages. Enfin l'illustre praticien Mathieu de Dombasle prouva aux plus récalcitrants que la mise en *quinteaux* ou en *moyettes* l'emporte sur tous les autres modes de javelage.

"Dans les étés extraordinairement pluvieux qui se sont succédés de 1828 à 1831, écrivait-il, je me suis bien trouvé de l'adoption d'une méthode usitée dans quelques cantons de la Normandie et qui consiste à mettre le blé, après le faucillage, en *meulons* ou *moyettes* appelés aussi *viottes* (*quinteaux*), et j'ai reconnu que, dans toutes les circonstances, le grain y acquiert une qualité supérieure à celle du blé qui a été autrement traité. J'ai continué, depuis cette époque, à faire mettre en *meulons* presque tous mes blés."

La mise en *quinteaux*, est une opération très-simple, très-logique et très-utile; en un mot, de quelque côté que nous l'envisagions, elle ne présente que des avantages; néanmoins, bien peu de cultivateurs l'ont adoptée jusqu'ici. Elle subit le sort de toutes les bonnes choses, elle met du temps à faire son chemin. Connue, préconisée depuis plus d'un siècle, elle n'est pratiquée que par un nombre relativement faible de cultivateurs.

Un des plus grands obstacles à son extension c'est, comme nous l'avons déjà dit, la routine. s'opposant à toute amélioration; mais bien peu avouent que ce soit là la raison qui les empêche d'adopter les *quinteaux*. On préfère avancer que cette opération retarde trop la moisson. Cette affirmation n'a jamais été prouvée, on la lance telle qu'elle est pour se donner un semblant de raison; il lui est réellement impossible de supporter un instant la critique. Un examen quelque peu attentif des deux méthodes de javelage le prouve

surabondamment.

La mise en *quintaux* ne retarde pas la moisson ; au contraire elle la hâte. En effet, aussitôt après le coupage, le grain est lié en petites gerbes dont trois représentent environ une gerbe ordinaire. Puis, on place immédiatement huit de ces petites gerbes, l'épi en l'air, bien serrées du haut et les pieds écartés pour faciliter la circulation de l'air. Enfin, on recouvre le tout d'un chapeau composé de deux autres petites gerbes placées les épis en bas et bien serrées du pied.

Dans cet état, les *quintaux* peuvent recevoir des pluies abondantes et continues sans se détériorer. L'eau coule à leur surface, et ne peut pénétrer à l'intérieur. Il n'est plus nécessaire de toucher au grain jusqu'au moment où il est assez sec pour le rentrer.

Le javelage sur le champ, au contraire, exige de nombreuses manipulations, il est presque interminable dans les automnes pluvieux. Après le coupage, il faut laisser le grain sécher d'un côté, puis le lendemain s'il fait beau, il faut le retourner ; très-souvent il faut le retourner encore une couple de fois les jours suivants et tout cela demande du temps. Mais c'est bien autre chose si le temps est mauvais, alors ce n'est pas trois fois ni quatre fois qu'il faut le retourner, c'est une dizaine de fois, hormis qu'on veuille bien le laisser germer. Enfin, il faut l'engerber pour le rentrer, et cette seule opération est toute aussi longue que pour la mise en *quintaux*. Ajoutons à tout cela que les manipulations que subissent les javelles ne se font pas sans beaucoup d'égrainage et nous aurons une idée des pertes de temps et de produits occasionnées par le javelage en javelles couchées sur le sol.

Après cela, nous nous demandons, si l'on est excusable de tenir tant à une méthode qui s'adapte si mal à nos besoins et à notre climat.

Cependant, nous ne désespérons pas. Ce que les conseils n'ont pu faire, la nécessité le fera et les automnes pluvieux seront certainement meilleurs maîtres que nous. Nous souhaitons que les cultivateurs ne paient pas trop cher leur attachement à la routine.

REVUE DE LA SEMAINE

Tous nos lecteurs ont entendu parler du pèlerinage de la Salette, en France, si fameux par la miraculeuse apparition de la Sainte Vierge à deux jeunes bergers et par les nombreux miracles qui se sont opérés sur le lieu de l'apparition. Quelques-uns connaissent que ce lieu reçoit chaque année une multitude de pieux pèlerins, allant demander à la protectrice de la France, la guérison de quelque maladie incurable, le soulagement de leurs douleurs, la bénédiction de la Mère de Dieu pour eux et leurs familles, et très-souvent le salut de la France et la cessation des malheurs qui l'accablent depuis qu'elle s'est livrée entre les mains des impies.

Jusqu'à cette année, tout pèlerin était libre d'entreprendre ce pieux pèlerinage quand il le désirait et de la manière qui lui paraissait la plus convenable. Les incrédules et les sectaires se contentaient de ridiculiser cette sainte pratique, qu'ils qualifiaient de superstition et même d'idolâtrie. Par leurs écrits et leurs clamours ils cherchaient à détourner les catholiques de cette dévotion. Mais aujourd'hui, ils vont plus loin. Voyant que le ridicule et les insultes n'avaient aucun pouvoir sur la foi du peuple français, ils ont changé de tactique, adopté un nouvel argument et cet argument c'est la canaille aux gages de l'impunité.

Oui, en France, sous le gouvernement de Monsieur Thiers, la canaille s'est arrogé le droit et a eu le pouvoir d'empê-

cher le pèlerinage de la Salette, sans que l'autorité civile ait pu ou voulu protéger de paisibles citoyens français contre les attaques d'une tourbe immonde.

Louis Veuillot vient de faire connaître cette iniquité au monde entier, dans un remarquable écrit dont nous détaillons les quelques lignes suivantes :

Après avoir fait voir que la rue n'est plus libre pour les honnêtes gens, il continue : " On vient de le voir à Grenoble, où la canaille, de son propre droit, vient d'interdire le pèlerinage de la Salette.

" En dehors de toute considération religieuse, c'est un droit du citoyen français d'aller en pèlerinage où il veut, à la Salette, Touville, à la célébration d'une messe ou à une exhibition de M. Gambetta, à un sanctuaire de la Sainte-Vierge ou à l'érection d'une statue de Voltaire. Tout Français peut aller où il veut, dans la compagnie qu'il veut à pied ou en train de plaisir. Lui faire obstacle est un délit, et la police lui doit alors ouvrir le chemin. Il a le droit de chanter en voyageant, s'il lui plaît de chanter, pourvu que ce chant n'offense ni la loi ni les mœurs, et ne soit pas ce que l'on appelle le *tapage nocturne*. Voilà la législation civile du pèlerinage, qui n'est au civil que l'exercice du droit de locomotion. Nous ne parlons pas de la courtoisie, des lois de l'hospitalité et de celles de la civilisation, ni des égards particuliers dus au voyageur qui accomplit un vœu de religion et qui va prier ; cela est *réactionnaire* et sent l'ancien régime. Nous parlons de la stricte légalité. Mais le roi Canaille ne veut pas le pèlerinage, et se soucie bien de la légalité !

" Donc les pèlerins de la Salette ont été attendus à Grenoble par la canaille de Grenoble, et insultés ignoblement comme la canaille le sait faire partout, en présence de la police et des honnêtes gens, indignés..... et paisibles. Il y avait des femmes et des ecclésiastiques ; c'est ce qui fait le charme et la sécurité de la chose. Ils ont été insultés et non protégés. Ils allaient en pèlerinage à Grenoble comme ailleurs, il existe trois catégories d'honnêtes gens que la prudence gouverne avant tout, les honnêtes gens qui s'en remettent à la police du soin de protéger l'étranger, et enfin les honnêtes gens qui ne sauraient consentir à protéger les pèlerins. Telles sont aujourd'hui les mœurs françaises. Véritablement, elles se démocratisent. On croirait quelquefois que M. Gambetta ne s'abuse pas et que la France est mûre pour la République.

" De sorte que ces pèlerins qui croyaient être encore en France et entrer dans une ville civilisée et policée, se sont trouvés tout-à-coup en pleine sauvagerie. Voici un témoignage auriculaire : " A peine les pèlerins s'étaient-ils mis en route qu'une bande de jeunes voyous, parmi lesquels on remarquait toutefois quelques hommes d'un certain âge et plusieurs rodingotes, se sont mis à huer les inoffensifs voyageurs et à vociférer : " A l'eau ! A la voirie ! A l'équarrissage ! Bonnes têtes d'étages !, etc. "

" Point de police, et personne pour châtier ces drôles.

" Hélas, quand on pense à la sécurité parfaite dont eussent joui à Grenoble comme ailleurs cinq ou six hulans qui seraient venus pour lever une contribution sur la ville !....."

Tout cela doit nous faire réfléchir. Ces ignominies se passent bien loin de nous il est vrai, et notre douce quiétude ne sera pas troublée par les criailleries et les infamies de la canaille française ; mais nous serions insensés si nous ne nous instruisions pas par les exemples que nous donne en ce moment la malheureuse France, autrefois si catholique et si libre de rendre à Dieu et à sa Sainte Mère les hommages qui leur sont dus.

Moins d'un siècle d'impiété a suffi pour gangrener la nation française jusque dans la moëlle de ses os. Tout cela a eu un tout petit commencement, un point imperceptible d'abord et qui a grandi graduellement jusqu'au degré actuel. Une légère teinte de gallicanisme et de libéralisme s'est introduite dans la société, tout doucement elle s'est accentuée, puis quand elle s'est sentie assez forte, elle a inauguré ses attaques contre l'Eglise. Ce n'était point encore le commencement, mais c'était une préparation à des attaques plus vives et plus multipliées. L'autorité civile ou plutôt le Césarisme, pour employer une dénomination consacrée, heureux de trouver une bonne occasion d'empiéter dans le domaine religieux, applaudit et encouragea les entreprises libérales; dès lors commença cette guerre acharnée qui devait aboutir aux désastres dont nous notons aujourd'hui les tristes résultats. Le pouvoir temporel n'agissait que dans le but de s'enrichir des dépouilles de l'Eglise, mais, contre son attente il fut englouti dans le naufrage de la foi religieuse. Tant il est vrai que toute attaque du pouvoir civil contre les droits de l'Eglise amène infailliblement la démolition de l'usurpateur.

L'Eglise du Canada déplore en ce moment les mêmes attaques de la part du Libéralisme et les mêmes empiètements de l'autorité civile. On trouve l'Eglise catholique trop riche en prérogatives, on veut l'en dépouiller. Ses libertés et ses droits sont trop nombreux, on veut les diminuer. Prenons garde, on ne touche pas impunément à l'Eglise, et ce ne sont pas les gouvernements qui profitent le plus des empiètements dans le domaine religieux.

Malgré les encouragements et les courtoiseries d'une certaine presse, soi-disant religieuse, nos gouvernants doivent se montrer jaloux de conserver à la Religion tout ce qui lui appartient, fermer l'oreille à l'adulation et se conduire d'après les lois de la justice et de l'équité. On a tout à gagner à protéger l'Eglise, et chaque garantie de liberté accordée au pouvoir spirituel est un sûr d'appui pour l'autorité temporelle. Jamais les nations et les gouvernements n'ont été plus forts que lorsque l'autorité de l'Eglise était respectée par les puissants de la terre. La France n'a été véritablement forte et prospère que dans les jours où le clergé catholique possédait une liberté complète et entière.

Les impies tournent en ridicule le moyen-âge, et nomment dérisoirement cette époque le *gouvernement des évêques*; mais depuis 1789 qu'ils gouvernent la France, ils n'ont pas augmenté sa puissance ni son influence d'un simple degré et son territoire n'a fait que diminuer. Si, en présence des désastres que vient de subir la nation française, il reste quelque place pour le ridicule ce n'est certainement pas le *gouvernement des évêques* qui doit en être l'objet.

— La secte anti-religieuse en Italie vient d'arriver à une entente sur les moyens à adopter pour persécuter plus efficacement l'Eglise catholique, et Victor Emmanuel, comme toujours, se faisant le valet de la Révolution donne à ces moyens son entière adhésion. Un programme a été adopté et on l'a pompeusement intitulé: *Solution de la question religieuse*.

La persécution doit commencer incessamment; mais, pour que ses coups soient mieux dirigés, elle devra suivre diverses phases.

« Le grand coup, dit une *lettre de Florence*, est réservé pour la mort de Pie IX; c'est pour cette époque que l'on se prépare à se montrer dans toute sa puissance.

« Jusque là, il n'est pas besoin d'entente: la secte anti-chrétienne qui domine en tous les cabinets de l'Europe suffit à donner une impulsion à peu près uniforme à la persé-

oution contre le catholicisme: menaces coercitives contre les évêques, suppression des ordres religieux, enseignement athée dans les écoles, lois spéciales contre le clergé, cela va son train partout; c'est le monde moderne, dit-on, qui se défend contre les horribles attentats de l'Eglise.

« Mais pour l'époque où Pie IX, après avoir si héroïquement combattu le bon combat, sera appelé à jouir de sa couronne au ciel, le monde moderne doit prendre ses mesures pour mettre fin d'un coup aux empiètements de l'Eglise, et s'assurer une douce existence dans l'impiété et dans l'iniquité, sans craindre les protestations de cette importune qui vient parler à tout instant de la cause de la vérité et de la justice. Vous savez qu'on n'avait pu s'entendre sur la question du nouveau Pape, car Bismarck voulait un Allemand et Victor Emmanuel un Italien. Ce dernier insistait pour beaucoup de raisons, entre autres pour celle-ci: qu'il était lié à ce sujet avec Napoléon III.....

« Voici donc ce qu'on a arrêté: A la mort du Pape, le gouvernement italien a recours à la fausse clef et prend possession du Vatican. Passés maîtres en sciences canoniques, nos ministres déclarent à toute l'Europe que cette prise de possession n'a pour but que de sauvegarder les droits des catholiques et assurer la libre élection du nouveau Pontife, car on s'apprêtait, à l'instigation des Jésuites, à violer le droit canon par une élection précipitée et illégale. Bien qu'il n'y ait que la première fausse clef qui coûte, on s'attend à une remontrance de l'Europe, et c'est alors que M. de Bismarck se montre et appuie les procédés du gouvernement italien. Il ne s'en tient pas à cela: il ajoute qu'il faut aviser à ce que tout se passe dans l'ordre dans le conclave; que l'élection d'un Pape est chose d'une haute importance, et qu'il ne faut pas la laisser entièrement abandonnée à quelques cardinaux, fort restreints en nombre d'ailleurs, et dominés en grande partie par les Jésuites. Il appelle donc, au nom de la religion, de la morale, de l'ordre et de la paix publique, toutes les cours à s'entendre sur ce grave sujet pour entourer l'élection de toutes les garanties qu'exigent le progrès, l'esprit du temps et la sûreté des Etats.....

On le voit, les plans sont bien dressés, et jamais l'Eglise ne s'est trouvée dans un plus grand danger, heureusement que nous avons la parole de Jésus-Christ: « Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Organisez-vous impies, dressez vos batteries, mettez tout en œuvre, vos projets sont destinés à périr.

— Vendredi dernier, 20 septembre, la cavaille italienne célébrait la deuxième anniversaire de la prise de Rome par les soldats piémontais. Les publications européennes nous apporteront sans doute de longs développements au sujet des réjouissances auxquelles s'est livrée la secte dans ce sacrilège anniversaire. Laissons les méchants chanter leur victoire et priions la divine Bonté de faire cesser les douleurs de la Sainte Eglise catholique et de sécher les larmes de son Pontife Infaillible.

ECONOMIE DOMESTIQUE

Distribution du temps—surveillance des travaux

Le premier talent d'une maîtresse de maison est de savoir bien employer son temps. Si elle parvient à acquérir ce talent trop rare, elle sera étonnée elle-même des résultats qu'elle obtiendra.

Lorsqu'une maîtresse de maison a fixé la distribution régulière de son temps, elle doit chercher à la maintenir, sans cependant y apporter la rigueur qu'il faut imposer aux enfants ou aux domestiques.

Elle se lèvera de grand matin: du bon emploi de la mati-

née dépendent presque toujours le travail et l'ordre de la journée.

Lorsque la journée est bien employée au travail et à la surveillance, le sommeil ne se fait point attendre, et quoiqu'on se lève de grand matin, comme on se couche de bonne heure, on trouve encore assez de temps pour se reposer. J'engage fortement une ménagère à faire tout ce qui dépend d'elle pour prendre l'habitude de se lever de bonne heure.

Si une maîtresse de maison est levée de grand matin, elle a beaucoup de temps libre avant le déjeuner. Aussitôt qu'elle est levée, elle doit visiter la cuisine et l'office, donner les ordres pour la journée, et s'assurer que les ordres de la veille ont été bien exécutés.

Elle peut ensuite faire sa toilette, donner ses soins à ses enfants, les habiller, leur distribuer les travaux qu'ils peuvent faire sans elle, pendant qu'elle vaquera aux soins du ménage. Si ses enfants sont trop jeunes pour qu'elle s'occupe de leur éducation, il lui restera du temps qu'elle pourra consacrer au travail, à la lecture, à l'étude des arts, ou à la surveillance de ses enfants, des travaux de la ferme ou du jardin.

Après le déjeuner, elle s'occupera des devoirs et des leçons de ses enfants, ou d'autres travaux de femmes, et emploiera ses heures de délassements à visiter, avec sa famille, les différents travaux en cours d'exécution, ce qui la maintiendra au courant de tout ce qui se fait dans l'exploitation, si elle habite la campagne, et donnera un intérêt particulier à sa promenade. Elle peut aussi, à ce moment, visiter les pauvres et les malades dont elle prend soin.

Elle pourra encore s'occuper des choses qui lui sont agréables : recevoir les visites de ses amis ou leur en rendre elle-même, aller dans les champs, exciter ou soutenir par sa présence le zèle des travailleurs, faire exécuter ou faire elle-même certains petits travaux du ménage ou de la ferme, qui sont pour elle une agréable distraction.

Une femme qui se détermine à habiter la campagne et à s'y occuper sérieusement des devoirs qui l'y attendent, ne doit point hésiter à mettre la main à l'œuvre.

Chaque jour, sans exception, le matin ou le soir, une maîtresse de maison prendra un moment pour mettre en ordre ses comptes journaliers, compter avec les domestiques auxquels elle a confié de l'argent, et inscrire les journées des gens qu'elle a employés aux travaux placés sous sa direction. Cette règle doit être invariable.

En été, à la campagne, la soirée sera employée aux soins des enfants, à la surveillance du jardin, à la promenade, à la lecture, à la musique, et à ce délicieux repos qu'on goûte avec tant de charme dans un beau soir d'été.

En hiver, les travaux d'aiguille, la lecture, la musique, le dessin, doivent se partager le temps qui reste libre. A la ville, on peut y ajouter quelques-unes des distractions que procure la société.

Le jardin est sous la dépendance de la maîtresse de maison. Si elle n'a pas de jardinier, c'est elle qui doit diriger le jardinage ; il faut donc qu'elle en connaisse tous les détails afin de pouvoir faire exécuter, par des journaliers ou des domestiques en général peu expérimentés, les travaux quotidiens qu'il exige. Elle emploiera beaucoup de temps à cette surveillance, mais chaque objet produit par ses soins acquerra un nouveau prix.

Une maîtresse de maison, dont le mari est agriculteur, doit aussi prévoir les besoins de la ferme, et faire semer et cultiver dans les champs, en temps utile, tous les légumes qui sont nécessaires au nombreux personnel qui compose l'exploitation. Elle trouvera une immense économie à faire, pour ses domestiques, une ample provision de bons et nourrissants légumes, qui, après le pain, doivent former leur principal aliment ; elle fera cultiver ces légumes dans les champs, par des laboureurs et des femmes de la ferme, sans que le jardinier soit obligé de s'en occuper.

Pendant les grands travaux de l'été, la présence de la maîtresse de maison est souvent nécessaire dans les lieux où ils s'exécutent, car son mari ne peut être partout, et rien ne remplace l'œil du maître.

L'économie est la première source de la richesse, et surtout

de la richesse agricole, et le bon emploi du temps des travailleurs est une des bases de l'économie.

L'opportunité de la rentrée des récoltes n'est pas moins importante ; une personne qui n'est pas absorbée par le travail manuel peut penser à beaucoup de choses que les meilleurs domestiques peuvent oublier ou ne savent pas prévoir. Une maîtresse de maison doit pouvoir prendre des déterminations dans les moments difficiles, ce que ne peuvent faire des ouvriers ; elle saura souvent ainsi une récolte menacée. Dans cette saison elle négligera un peu certaines occupations intérieures pour prendre une plus grande part aux travaux des champs : elle regagnera ce temps dans la morte-saison. Il faut donc qu'elle sache comment chaque besogne doit être exécutée, et qu'elle soit familiarisée avec le langage approprié aux divers travaux ; elle doit connaître ce qui constitue la perfection d'un labour, d'un binage, d'un sarclage ; le degré de dessiccation nécessaire aux foin et aux blés ; le point de maturité convenable et les meilleurs modes de conservation des légumes et des fruits.

C'est du choix des vaches et de la nourriture qu'on leur donne que dépendent les bons produits qu'on en peut attendre. C'est à la maîtresse de maison à rappeler à son mari la culture des plantes qui conviennent à leur nourriture, et à lui signaler quelles sont celles à renouveler ou à garder, quels sont les élèves à faire. Il faut donc qu'elle soit au courant de leurs qualités et de leurs défauts ; et qu'elle s'entende avec son mari pour les jeunes bêtes à conserver. La vacherie doit être dirigée par elle.

L'élevage et l'engraissement des porcs sont aussi de son domaine. Si ces deux opérations sont bien conduites, elles peuvent donner des bénéfices importants et procurer une grande ressource au ménage.

La ménagère doit mettre tous ses soins à bien approvisionner sa basse-cour de volailles de toute espèce, de manière qu'il soit possible d'en vendre en assez grand nombre pour couvrir les frais de nourriture de celles qui seront consommées dans le ménage.

Le soin des ruches lui appartient aussi ; et comme, dans une agriculture perfectionnée, on cultive une multitude de plantes très variées, qui fleurissent et fournissent aux abeilles des aliments appropriés à leur nature, les ruches bien dirigées peuvent donner un assez bon revenu. — M. ROBINET.

Bien des choses

Je reçois une lettre qui n'a pas l'air mal faite, où l'un de mes amis me raconte bien des choses.

Je voudrais avoir partout des amis comme celui-là. — Le monde marche, dit Pelletan. C'est certain, mais il est encore en sabots dans plusieurs cantons.

C'est mon ami qui dit cela, et il a vu bien des choses.

Il voudrait voir les gens instruits partout dans leurs métiers.

— On l'est déjà passablement, mais il faudrait parmi nous quelque chose qui appellât le genre humain à la richesse d'une manière plus rapide que par l'effet du temps.

Il paraît qu'il considère l'industrie agricole comme la chose qui convient le mieux à cette formule.

Je m'en rapporte à lui.

— Les cultivateurs vont prendre des leçons dans les concours et dans les exhibitions. C'est excellent, dit-il, mais si l'on regarde les choses de près, cela ne suffit point.

Ainsi, d'après sa lettre, mon ami n'est pas complètement satisfait.

Je n'ai rien à lui répondre.

Il me dit alors que s'il y avait une réunion par dimanche, dans chaque village, où l'on serait assis, où l'on serait chauffé, où l'on aurait de belles choses devant les yeux, des journaux agricoles et des livres sous la main, des conférences à vives allures sur toutes les choses qui nous regardent, formulant à nos oreilles les lois générales et appliquées de la production agricole, il s'établirait parmi nous une agitation dont on verrait sortir d'excellentes choses.

Quant à moi, je le crois volontiers.

Il me fait bien voir que dans certains villages il ne serait pas encore bien aisé de trouver un cultivateur qui osât faire

des conférences, par des motifs auxquels on ne peut précisément répondre ; mais il y aurait toujours une salle chauffée, entourée de cartes agricoles, de modèles d'animaux et de dessins de machines, et des livres, et des journaux, et les avis s'échangeraient à certains moments sur toute chose, comme dans une exhibition ou dans un concours.

Je trouve cela parfait.

Pour les femmes et les filles, mon ami trouve de semblables moyens de s'instruire et de se distraire.

Je lui en fais mes compliments.

— Tout cela serait payé, dit-il, par une fraction de centimes dans chaque village.

Mais mon ami est enragé ; il n'est point encore satisfait de tout cela.

Il voudrait voir un JOURNAL AGRICOLE dans chaque famille de cultivateur.

Je crois qu'il a raison.

— J'ai engagé mes meilleurs amis autour de moi, dit-il un peu désolé, à s'abonner aux journaux agricoles qui se publient dans le pays, et ils m'ont répondu qu'ils "verraient cela."

Ils trouvent qu'un journal de \$1.00 coûte bien cher, quoiqu'il paraisse tous les jeudis en une feuille de 12 pages à 2 colonnes.

Mon ami se fâche à cet endroit, et il s'étonne qu'au bout de cinq mille ans nous soyons encore de cette façon.

J'avoue que de mon côté j'ai trouvé la même indifférence dans un pays de grande réputation.

— Je voudrais que les sociétés d'agriculture encourageassent d'une manière effective ces journaux agricoles qui s'imposent presque à la classe agricole, et que nos gouvernements en favorisassent la circulation par tous les moyens à leur disposition.

Il est inouï que, dans un pays comme le nôtre où les trois quarts de la population sont des cultivateurs, les journaux agricoles ne puissent se maintenir sans réclamer de la part de leurs éditeurs de nombreux sacrifices. Il n'y a assurément que l'espérance d'un meilleur avenir quant à l'enseignement agricole dans nos campagnes qui encourage les journalistes à continuer leur œuvre, sachant qu'alors un journal agricole sera le *cadeo necum* indispensable dans chaque famille de nos campagnes.

— Que nous manque-t-il encore ? me demande mon ami. Des profits.

C'est lui-même qui répond ainsi.

— Où peut-on, en agriculture, trouver de grands profits ? Vous savez cela, vous.

Je remercie mon ami du compliment qu'il m'adresse.

— Les grandes fumures, les labours profonds, les sablage et les chaulages, et les bêtes bien nourries et bien couchées, et les débouchés bien ouverts, sont la source, dit-il, des grands profits.

Pour moi la chose est certaine.

— Les prairies naturelles assainies, fumées et arrosées, fournissent énormément d'engrais. Nous devons commencer nos opérations par ce côté.

Les trèfles, les vesces, les choux, les navets et les botteraves, et bien des choses encore aussi bonnes, doivent être tendues, se soigner, se fumer, se biner, se manger, et nous enrichir par des masses de fumiers.

J'ai une sincère admiration pour tout cela.

— Les fourrages doivent occuper un peu plus de la moitié du sol pour fertiliser suffisamment nos terres.

Nous avons alors un bon pas à faire.

— Les fourrages doivent être fumés et les céréales chaulées ou sablées.

Les céréales doivent succéder aux fourrages.

Cela se dit généralement, et ça doit être vrai.

— Les bêtes doivent manger tout ce qu'elles veulent.

Nous n'entendons pas toujours les choses ainsi, et si nous ne propageons pas les connaissances économiques de la production par les conférences du dimanche, par les bibliothèques, par les écoles, par les comices et par les concours, par la lecture des journaux agricoles, nous allons encore perdre du temps en soucis inutiles.

Je pense que mon ami a d'excellentes ressources, et si tout cela peut donner de grandes lumières et de grands profits, je ne vois pas pour quel motif on resterait encore un bout de siècle dans la situation où nous sommes.

PIERRE MEHEUST.

Les vœux formulés par les Sociétés d'agriculture.

La situation de l'agriculture laisse encore à désirer sous bien des rapports, les besoins à satisfaire sont nombreux. Il est donc important d'étudier avec le plus grand soin toutes les combinaisons propres à placer les cultivateurs dans des conditions meilleures. Ces études sont naturellement classées dans les attributions des sociétés agricoles, puisque chacune d'elle est tout-à-fait apte à indiquer les améliorations qu'il faudrait introduire dans chaque localité. C'est donc à elles à porter au pied du trône les aspirations populaires, c'est à elles qu'il appartient de formuler des vœux qui seront toujours accueillis avec faveur par le gouvernement, pour lequel bien des choses ne peuvent manquer de passer inaperçues. Certaines sociétés d'agriculture étudient avec soin les questions les plus ardues et les plus difficiles, des discussions sérieuses s'ouvrent au sein de ces sociétés, des hommes intelligents et pratiques y prennent part, des conclusions sont adoptées, et ces conclusions parviennent au ministre de l'agriculture et des travaux publics. Si toutes les sociétés voulaient agir de la sorte, et ce serait pour elles bien facile, les cartons du ministère seraient remplis de projets dont la réalisation donnerait sans contredit de bons résultats ; et ces projets recevraient incontestablement leur exécution le jour où ils seraient soutenus par toutes les sociétés d'agriculture, puisqu'ils seraient l'expression d'un besoin généralement reconnu. Nous ne saurions donc trop vivement engager MM. les membres de ces sociétés à se rendre assidûment aux réunions et à formuler de propositions amenées à bonne fin par une discussion approfondie. Que ces propositions soient ensuite adressées au gouvernement sous forme de vœux : ce serait un moyen puissant d'éclairer l'autorité et d'obtenir des améliorations réclamées depuis longtemps. C'est ainsi d'ailleurs que procèdent les industriels et les Bureaux de Commerce lorsqu'ils demandent la modification d'une loi ou bien une loi nouvelle, et le plus souvent leurs vœux sont exaucés. Il ne faut pas se lasser de revenir sans cesse sur le même sujet, car cette persistance est un signe certain de l'importance que l'on attache à l'amélioration réclamée.—A. DE LAVALETTE.

Les chevaux en Angleterre

On écrit de Londres à la *France Hippique* :
 "Tout ce que je vois ici me prouve que c'est beaucoup moins pour le genre de chevaux que pour la manière de les dresser et de les assujettir au service que nous différons des Anglais. La douceur des chevaux, leur aptitude au travail, tiennent du prodige. Pendant la durée de l'exposition, au milieu de plus de trois cents chevaux de tout âge, de tout sexe, je n'ai pas entendu un hennissement, pas vu donner un coup de pied. Personne n'a été blessé, ni même hourté, ni homme ni cheval. Les curieux entouraient les chevaux dans leurs boxes, se pressaient autour d'eux, les flattaient de la main, sans qu'il en résultât le moindre inconvénient. Les étalons étaient placés dans de petites boxes de sapin fermées de toiles ; mais les juments n'étaient séparées du public que par de petites balises au milieu desquelles elles étaient parfaitement libres. Pendant les promenades, qui avaient lieu deux fois par jour, à onze heures et à trois heures, tout cela circulait au milieu de la foule avec un calme et une tranquillité dont on ne peut se faire l'idée sans l'avoir vu. Aussi est-il vrai de dire que si les Anglais savent bien utiliser les services et les puissances même à l'extrême limite, c'est toujours avec une douceur et un sentiment parfait de l'emploi des forces du cheval que nous ne possédons pas assez. Le gros fouet, instrument barbare et ridicule qui règne encore dans les habitudes de nos charretiers et de nos agriculteurs, est inconnu en Angleterre. Le cheval, bien nourri, flatté, caressé, est toujours prêt à faire ce qu'on lui demande ; s'il s'arrête, c'est qu'il est fati-

gué ; alors on le laisse reposer. Jamais on ne surexcite son courage par les coups affreux qui meurtrissent si souvent les flancs de nos pauvres chevaux. Seulement, quelquefois le sifflement d'une touche légère les avertit plutôt qu'elle ne les excite.

“ Non-seulement les chevaux sont traités avec douceur, au point de vue du service et du travail, par les cultivateurs, les charretiers, les cochers des services publics et particuliers, mais encore partout on trouve des fermes d'élevage où le cheval est façonné au service, — et son prix dépend moins de sa conformation que de son parfait dressage et de sa soumission à l'homme. C'est une chose curieuse et instructive que de voir tous les soins que l'on prend ici du dressage des chevaux. Les uns sont attelés à des manéges factices plusieurs fois le jour et à toutes mains ; d'autres sont soumis au jockey de bois pendant de longues promenades au pas ; d'autres restent des journées presque entières sellés et bridés dans l'écurie ; d'autres sont promenés jusqu'au ventre dans des tas de paille hachée ou dans des champs semés de genêts épineux pour apprendre à lever les jambes, et à acquérir ces brillantes allures si recherchées maintenant du commerce de luxe. Enfin, le peuple anglais se montre, en fait de chevaux, ce qu'il est en fait de toutes les races animales ; il demande aux moutons de la laine et des côtelettes, au bœuf de la viande, à la vache du lait et au cheval un bon et sûr travail. — Il fait tout ce qu'il faut pour cela et il réussit. Pour nous, Français, nous nous contentons de faire naître un animal tant bien que mal, puis nous laissons agir la nature, lui laissant la responsabilité de tout. — Si un cheval qui reste dans l'herbage pendant quatre ans vient à ne pouvoir ni s'atteler ni se monter, c'est la faute du hasard, on s'en lave les mains. Or, en fait de chevaux comme en toutes choses, il faut sans cesse répéter : — *Aide-toi, le ciel t'aidera !* ”

Immigration

Nous lisons dans le *Métis*, publié à Manitoba :

“ Nous sommes encore à nous demander où sont tous ces immigrants que nous promettaient les journaux d'Ontario ? Des milliers d'individus, appartenant à toutes les classes de la société, devaient venir s'établir dans notre Province. A l'heure qu'il est, à peine deux cents familles sont venues. Nous sommes loin de regretter cet état de chose, car le pays n'était pas encore prêt à recevoir une immigration considérable. Nos terres étaient à peine arpentées ; les réserves n'étaient pas encore choisies, en sorte qu'il y aurait certainement un encombrement si l'immigration eut été considérable. On nous informe que jusqu'aujourd'hui il n'a été pris que 140 homesteads au Bureau des Terres, c'est une preuve évidente de l'exactitude de ce que nous disons.

“ Les raisons qui existaient pour nous empêcher de désirer une immigration immédiate sont maintenant disparues. Les terres seront presque toutes arpentées à l'automne ; les réserves des *métis* sont choisies, il est conséquemment facile à présent au colon de choisir une terre pour s'établir, sans avoir à craindre d'être dérangé. Nous espérons que nos compatriotes, des autres provinces, profiteront des avantages qu'offre notre pays et que nous verrons le printemps prochain une immigration considérable nous arriver. ”

Battage de grains avariés

Un ami de la *Gazette* nous écrit :

“ Permettez-moi de vous faire part d'un procédé très simple de battre à la machine toutes les récoltes humides et même avariés, surtout l'avoine, et que nous sommes obligés de rentrer très humide.

“ Il suffit d'engager les poignées d'avoine longitudinalement dans la machine, et de les retirer une fois ou deux avant de les laisser passer.

“ J'ai battu en deux jours de cette manière, 1,500 gerbes d'avoine humide et échauffée, et pas un grain n'est resté dans l'épi. J'ai fait le même essai sur des gerbes prises mouillées sur le champ, et le résultat a été aussi satisfaisant.

“ Par le procédé ordinaire, je n'obtenais qu'un tiers à peine du grain ; les deux autres tiers restaient dans la paille, que

j'ai fait mettre ensuite en meule après le battage, qui opère une très forte ventilation et arrête la fermentation.

“ Cette paille ne fermente plus, et j'ai tout lieu d'espérer la pouvoir faire consommer plus tard à mes bestiaux dans de bonnes conditions. — F. P. B. ”

Avis aux amateurs de chasse

L'automne étant la saison où un grand nombre de personnes font la chasse, nous ne saurions trop recommander aux chasseurs de ne point conserver la mauvaise habitude de charger leur fusil chez eux, de ne point poser les capsules sur les cheminées avant d'introduire la charge dans le canon, de n'amorcer qu'en dernier lieu, de ne pas verser la poudre le cigare à la bouche ou sans se donner la peine de désarmer, d'avoir le soin d'une mesure qui s'isole autant que possible de la poire, de tenir la tête droite en chargeant, de saisir la baguette avec le pouce et l'index, de ne jamais tourner le canon ni vers soi ni vers autrui, de ne tirer jamais à hauteur d'homme dans une haie, surtout dans le voisinage des maisons ; d'abattre le chien sur la cheminée avant de franchir un fossé, de tenir le canon droit en sautant, de se garder de jamais traîner le fusil en le tenant par le canon, dans les broussailles surtout.

La "Semaine Agricole" et ses \$1,000 par année

Nous lisons dans la *Minerve* du 21 septembre courant :

“ Les mille piastres accordées annuellement à la *Semaine Agricole* par le Conseil d'Agriculture, au lieu d'être une faveur n'ont été qu'un fardeau, puisque la *Semaine Agricole*, telle que l'exigeait le Conseil était la cause d'une perte d'argent. Nous avons voulu faire un effort en faveur de la classe agricole. Quand nous avons eu la certitude que ces efforts étaient inutiles, nous aurions renoncé bien auparavant à ces mille piastres, si le Conseil ne nous eût spécialement priés de continuer pendant un certain temps. ”

Nous livrons les quelques lignes qui précèdent à la considération de nos lecteurs et surtout de nos abonnés retardataires.

Si de riches propriétaires, que des circonstances permettaient de faire beaucoup plus qu'un éditeur spécial, n'ont pu, malgré une allocation annuelle de mille piastres, maintenir un journal agricole sans avoir encouru une perte d'argent, que penser de l'éditeur qui n'a pour maintenir son journal agricole que les strictes ressources de ses abonnés ?

L'expérience de dix années de la *Gazette des Campagnes* nous fait croire facilement à de nombreux sacrifices de la part des MM. Duvernay. Pour notre part, nous avons subi ces mêmes épreuves, nous avons rencontré cette même indifférence à l'égard de notre feuille ; mais nous nous sommes contenté de peu, et depuis deux années nous nous sommes borné au plus strict nécessaire. Nous avons foi dans notre avenir agricole, espérant que les cultivateurs comprendraient l'utilité d'un journal qui leur est entièrement dévoué. Cette espérance de notre part n'a pas été démentie, car la circulation de notre journal augmente graduellement.

Si tous nos abonnés se faisaient un strict devoir de payer régulièrement leur souscription, non-seulement notre feuille se maintiendrait, mais nous pourrions encore lui faire quelques améliorations utiles.

Nous avons déjà offert nos services au Conseil Agricole, moyennant une allocation annuelle de moitié moindre que celle accordée à la *Semaine Agricole*. Au moyen de cette allocation nous aurions réussi à augmenter la circulation de notre journal du double, et la classe agricole en aurait tiré un plus grand profit.

Petite Chronique

LA RECOLTE

En Angleterre, on ne compte que sur une récolte moyenne. En Ecosse, d'après les appréciations, on n'espère pas même une récolte moyenne.

En Irlande, on compte sur une récolte un peu meilleure.

En Italie, il est certain que le Piémont et la Lombardie auront des besoins, d'autant plus que toutes les provinces du Nord sont arrivées à la nouvelle récolte avec des stocks à peu près nuls.

Dans les duchés, la récolte est mauvaise sous le rapport de la qualité et de la quantité.

On estime, en somme, que les deux tiers du royaume ont une mauvaise récolte, comme il n'y en avait pas eu depuis 1853.

Dans les provinces danubiennes, les pluies qui sont survenues ont sauvé les récoltes de la Valachie, de la Moldavie et de la Bessarabie. Si la quantité laisse un peu à désirer, la qualité est supérieure.

En Russie, les renseignements sont nombreux et locaux. Il faut donc les analyser successivement.

Dans le gouvernement de Taganrog, la récolte est belle en qualité, médiocre en quantité.

De Bordianskas, on compte sur une bonne moyenne de ghirkas et de blé dur.

De Rostoff, on écrit que la qualité de ghirkas ne laissera rien à désirer; ils auront grand poids, mais ils seront un peu foncés en couleur.

D'Odeessa, on affirme que la récolte de blé sera au-dessus de la moyenne le poids très-grand et la couleur foncée.

En Allemagne, les appréciations sont variées. Le Holstein, le Mecklembourg et le Hanovre ont été très-favorisés; mais il n'y a aucune réserve de 1871.

De Peath, on assure que la récolte ne dépassera pas une moyenne ordinaire. La rouille a fait beaucoup de mal.

La Suisse a une très belle récolte de blé, en général.

L'Espagne, comme quantité, a, dit-on, de belles récoltes.

En Belgique, on estime que sans être abondante, la récolte peut être considérée comme bonne moyenne pour le blé.

En Turquie, la récolte sera moyenne en général, comme qualité.

Enfin, des Etats-Unis, on annonce que les rendements seront généralement supérieurs aux chiffres qui avaient été primitivement donnés. Cependant, le bureau agricole de New-York estimait, à la fin du mois dernier, que la récolte en blé serait de 6 pour 100 inférieure à une bonne moyenne récolte ordinaire.

Le Times, de Londres, renferme beaucoup de lettres des provinces mentionnant que la maladie des pommes de terre se propage et donne de grands inquiétudes aux agriculteurs dans beaucoup d'endroits où on prévoit un hiver et un printemps très-rigoureux.

On espère que la science finira par découvrir sinon le moyen de guérir le tubercule, au moins celui de diminuer l'effet de l'épidémie.

Dans les comtés de Staffordshire, Shropshire de Worcestershire, depuis onze ans, les produits n'ont subi des ravages aussi désastreux.

La perte est estimée à 50 pour 100.

RECETTES

Remède à neuf du velours taché et du velours né

On prend un réchaud dans lequel on met de la braise bien allumée; sur ce feu on établit une feuille de cuivre assez épaisse pour avoir une certaine solidité; quand le métal est bien chaud, on place dessus une serviette pliée en plusieurs doubles et trempée dans de l'eau bouillante, la braise allumée du réchaud continuant d'élever la température. Cela fait, on étend les velours, du côté de l'envers, sur le linge humide et brûlant. Bientôt il se dégage une épaisse vapeur noire. Alors on prend une brosse douce, on la passe légèrement sur l'étoffe; puis, au bout de quelques minutes, on enlève le velours de dessus le linge mouillé, et on le laisse sécher à plat sur une table. Lorsqu'il est complètement sec, il est redevenu aussi beau que lorsqu'il était neuf. On peut se servir de ce même procédé, quand le velours, qui commence à s'user, est devenu ce qu'on appelle *mirorité*.

Mastic pour la greffe des arbres

Le Nivernais donne la composition suivante d'un mastic pour la greffe des arbres:

Il peut s'appliquer à froid, et coûte fort peu de chose, se prépare en faisant fondre lentement à une chaleur modérée, 2 livres de résine ordinaire. Quand cette substance a acquis la consistance d'un sirop clair, on y ajoute 12 onces d'esprit de vin; on mêle bien le tout et on en verse dans des bouteilles bouchées avec soin.

Ce mastic peut s'appliquer dans tous les temps; il n'endommage ni l'écorce, ni les jeunes pousses, et ne pénètre pas dans les fentes; une seule couche suffit pour protéger les greffes et recouvrir les plaies faites au jeune bois; aussi peut-on, grâce à son emploi, couper des branches en plein été. Enfin, il sèche rapidement et forme une couche mince et adhérente qui ne se fend ni ne s'écaille.

MOULINS A COUDRE DE BANNER

Prix variant de \$5 à \$10, \$25, \$40 et \$60.

Chaque Cultivateur tant soit peu à l'aise devrait s'empresser d'acheter un des célèbres Moulins à Coudre de Banner, manufacturés par la Compagnie des Moulins à Coudre de Banner, à

SHERBROOKE, P. Q.

à des conditions faciles, en payant une partie du prix comptant et la balance par paiements mensuels.

C'est le moulin à coudre le plus simple et le plus facile à mettre en opération. C'est aussi celui qui fait le moins de bruit de tous les moulins construits jusqu'à ce jour. Rien dans le mécanisme pour embarrasser les Dames.

Chaque famille devrait avoir le sien.

M. J. Belleau, marchand, a accepté l'agence à la Rivière-Quelle pour la vente de ces moulins à coudre.

S'adresser par lettre à JOHN. RUTHVEN, agent-voyageur-général, à la Rivière-du-Loup, comté de Témiscouata.

On peut aussi se procurer ces différents moulins à coudre, à Ste. Anne de la Pocatière, en s'adressant au Propriétaire de la Gazette des Campagnes.

PHARMACIE PARISIENNE

LES MEILLEURES PREPARATIONS DU SIECLE.

—Un seul essai suffit pour les recommander.

Préparées par le Dr. Pourtier, de la faculté de Paris

LE SOTHEIRON

Papier pulmonaire anti-asthmatique. Le plus puissant remède pour la guérison de l'Asthme, la Consommation, Bronchites, Irritations de Poitrine, Palpitation de cœur, Grippe, Coqueluche, etc.

Soulagement immédiat, cinq à six minutes suffisent.

L'OMNICURE

Remède interne et externe, anti-douleur universel, guérit les Rhumatismes, Goutte, Névralgie, Odontalgique, Foulures, Entorses, Diarrhées, Dyspepsie, Fièvres, etc.

LE PHILODONTE

Préparation hygiénique scientifiquement composée, pour purifier la bouche et conserver les gencives et les dents.

EN VENTE

Chez tous les Pharmaciens, marchands de Médecine et à la librairie agricole de la Gazette des Campagnes.